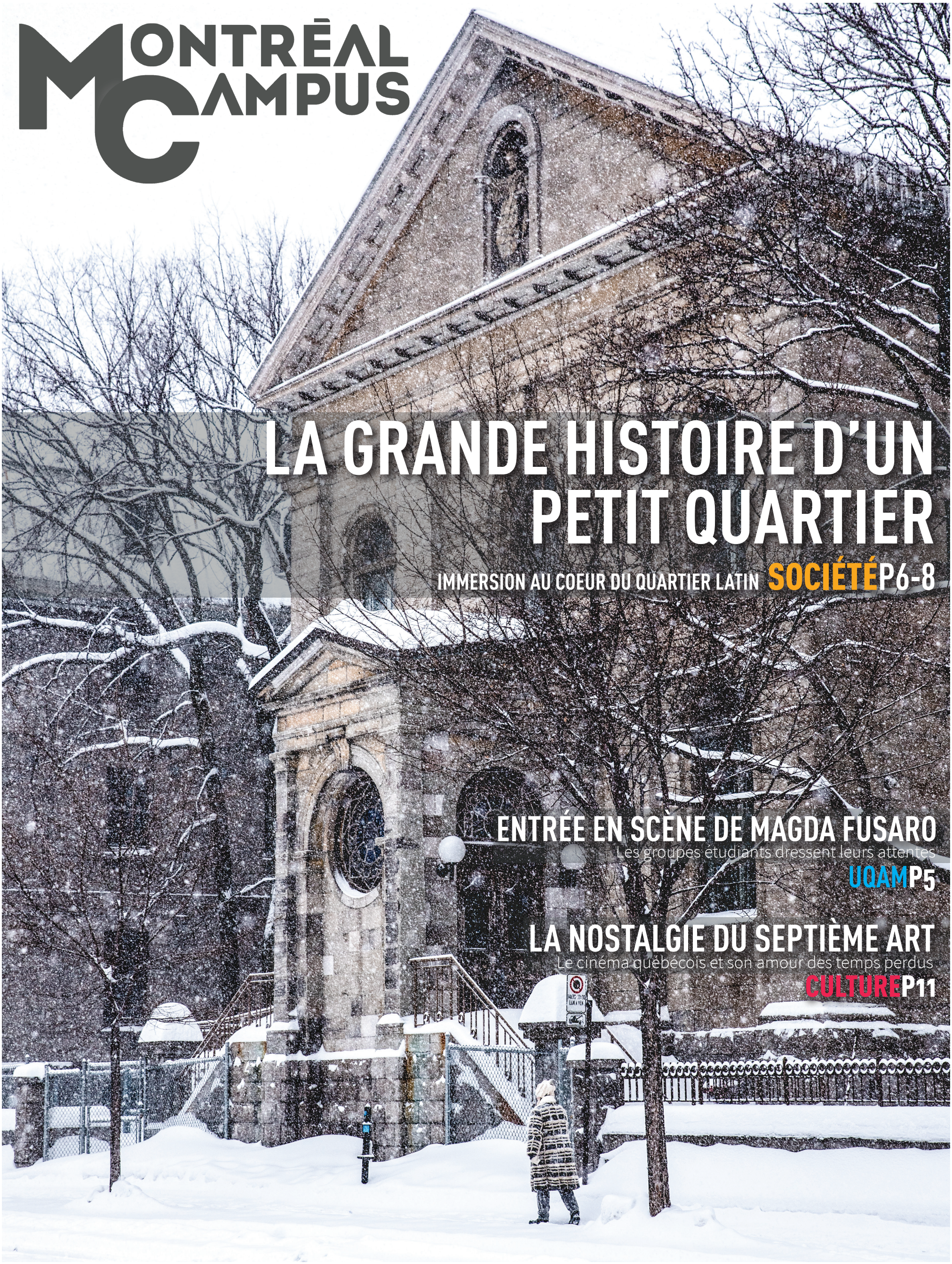
Le Journal Étudiant De L'Université Du Québec à Montréal | www.montrealcampus.ca Vol. XXXVIII | No.3 | 14 février 2018

MONTRÉAL CAMPUS



LA GRANDE HISTOIRE D'UN PETIT QUARTIER

IMMERSION AU COEUR DU QUARTIER LATIN **SOCIÉTÉ**P6-8

ENTRÉE EN SCÈNE DE MAGDA FUSARO

Les groupes étudiants dressent leurs attentes

UQAMP5

LA NOSTALGIE DU SEPTIÈME ART

Le cinéma québécois et son amour des temps perdus

CULTUREP11

ÉDITORIAL

Vendre du rêve

LAURENCE VACHON

Le 14 janvier dernier, la Fondation de l'UQAM a lancé la plus grande campagne de financement de son histoire. Une campagne de 100 millions de dollars pour 100 millions d'idées. Une campagne d'ampleur pour une grande université.

Peu importe ce qu'on en dira, l'Université du Québec à Montréal est une grande université. Avec ses enjeux, certes, mais qui offre depuis près de 50 ans l'accès à une éducation supérieure de qualité et qui prône des valeurs de justice et d'égalité.

Cette campagne de financement arrive à point nommé pour une université qui n'en termine plus de décrépir. Le départ de Lise Bissonnette du conseil d'administration, il y a quelques semaines, en a surpris plus d'un. L'ex-directrice a profité de l'attention médiatique pour souligner à grands traits l'écart grandissant entre universités publiques et universités à charte ainsi que le fatalisme de la classe politique à l'égard de l'UQAM.

La Fondation de l'UQAM a réalisé un travail remarquable pour cette campagne, tant pour le projet que pour la campagne publicitaire déployée. C'est une campagne de financement éclatée, qui parle aux gens. L'approche n'est pas révolutionnaire, mais elle est rassembleuse et efficace.

Il est rafraîchissant de voir la direction de l'UQAM mettre de l'avant la philanthropie à l'UQAM, cette culture qui a souvent mauvaise presse et qui est sous-développée à l'Université. Alors que les anglophones sont des philanthropes reconnus depuis des générations, chez les francophones, la philanthropie tire encore de l'arrière, particulièrement au public.

La campagne « 100 millions d'idées » devient alors une fenêtre sur ce que pourrait devenir l'UQAM si elle avait accès au financement et à l'appui des autres universités à charte.

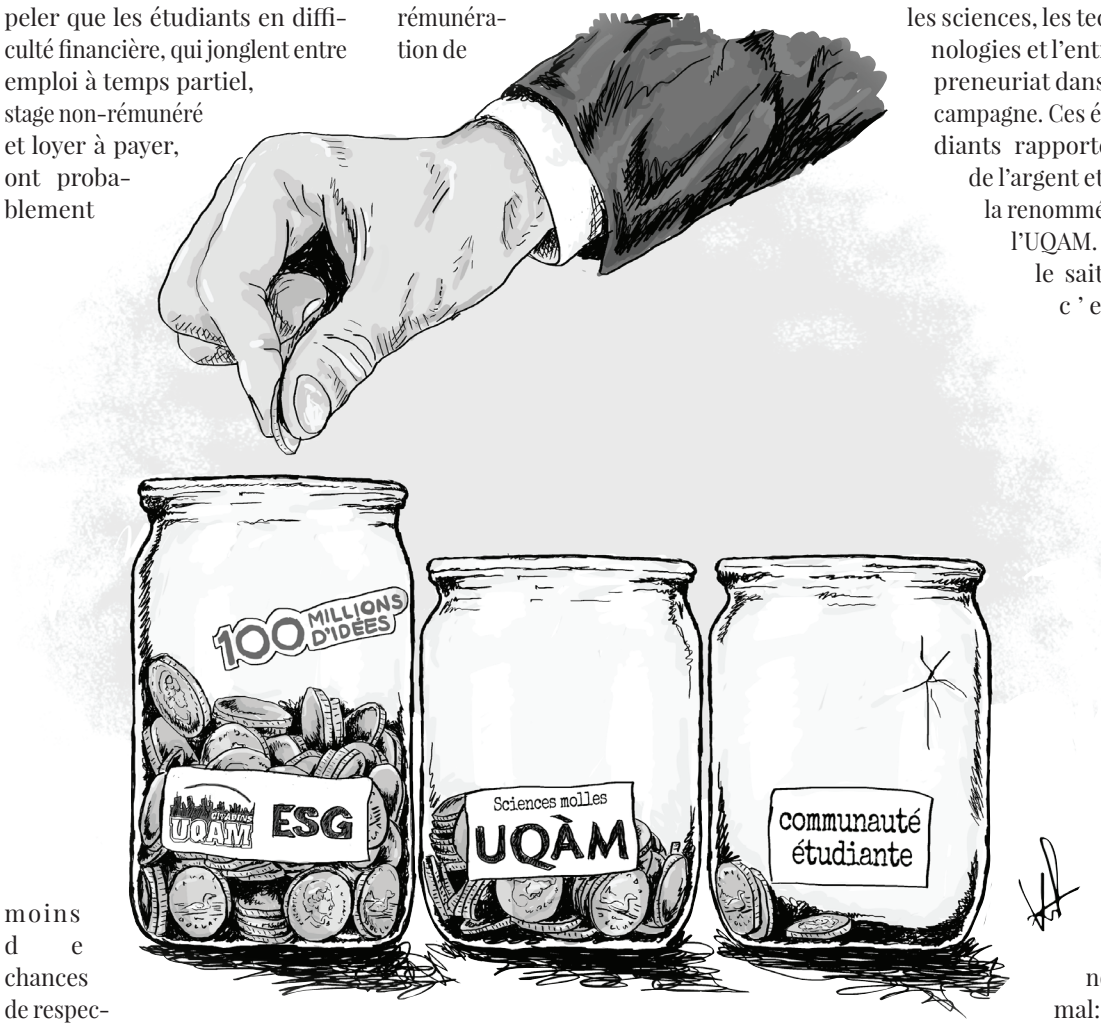
Maintenant, si je peux me le permettre, j'aimerais apporter un bémol. Ou plutôt, un souhait.

Avec l'argent amassé, l'UQAM souhaite investir dans les bourses étudiantes et augmenter leur nombre. L'UQAM devra se rappeler que les étudiants en difficulté financière, qui jonglent entre emploi à temps partiel, stage non-rémunéré et loyer à payer, ont probablement moins de chances de respecter les critères académiques. Les étudiants issus de minorités sont également dans une situation particulière. Par exemple, comment l'UQAM compte-t-elle venir en aide aux étudiants autochtones si elle ne peut même pas les dénombrer? Comment l'UQAM compte-t-elle pousser plus loin ses étudiants si les chargés de cours ne se sentent pas valorisés dans leurs conditions de travail?

Les stages rémunérés peuvent aussi améliorer les conditions de travail des étudiants. Les étudiants en enseignement, entre autres, militent pour la rémunération de stages qui retiennent plus d'un véritable travail. Ceci porte à réfléchir sur la valeur qui est accordée à leurs efforts et leurs revendications.

Pour appuyer la réussite des étudiants, pourquoi ne pas ouvrir l'accès aux infrastructures? Les étudiants ont remporté une bataille avec l'augmentation des heures d'ouverture des bibliothèques, mais qu'en est-il des étudiants qui ont besoin de salles particulières pour leurs travaux, comme les étudiants en cinéma ou en théâtre?

L'UQAM veut investir dans le Coeur des sciences et dans l'École des sciences de la gestion. L'UQAM peut bien mettre de l'avant les sciences, les technologies et l'entrepreneuriat dans sa campagne. Ces étudiants rapportent de l'argent et de la renommée à l'UQAM. On le sait et c'est normal: un médecin gagne plus qu'un prof de philo. Mais il ne faut pas pour autant mettre de côté les sciences humaines ou les communications. Peu importe ce qu'on en dit, l'UQAM excelle dans ces domaines et elle doit en être fière. Elle ne doit pas oublier ces programmes qui, malgré leur réputation de « sciences molles », sont sa force.



L'UQAM veut investir pour offrir un meilleur environnement à ses étudiants. Toutefois, tous les groupes étudiants devraient faire partie de la liste. Cette campagne de financement pourrait apporter énormément de positif et redonner du galon à l'université, si elle ne se limite pas à l'ESG et aux nouvelles technologies.

Qu'en sera-t-il des employés de la Fondation de l'UQAM, par exemple, dans les prochains mois ou les prochaines années? Depuis plus de deux ans, ceux-ci tentent de négocier des salaires plus équitables et stables avec la direction. Une fois l'argent amassé, les employés obtiendront peut-être enfin gain de cause.

Les revendications étudiantes sont multiples, nécessaires et criantes. Les personnes LGBTQ+, les étudiants autochtones, les parents étudiants, les étudiants employés, les étudiants en difficulté d'apprentissage. J'en oublie, mais ils forment tous la communauté étudiante et la direction ne peut les oublier dans une campagne aussi majeure.

Mon seul souhait, c'est que les fonds amassés par la Fondation servent aux étudiants, pas juste à des projets flamboyants qui, au final, ne touchent qu'une petite partie de la communauté étudiante. Les besoins sont trop grands. On ne peut continuer à investir uniquement dans ce qui rapporte. L'éducation est un service, pas une entreprise.

Bravo pour l'idée, les 100 millions d'idées. J'espère qu'elles permettront d'amasser des centaines de millions. Il est grand temps que l'UQAM se donne les moyens de ses ambitions. ❖

Rédactrice en chef : Laurence Vachon | **Directeur de l'information:** Gabriel Bernier | **Chefs pupitres UQAM** : Isabelle Grignon-Francke | **Société** : Maude Petel-Légaré **Culture** : Luca Max | **Adjoints aux pupitres UQAM** : Laurent Lavoie | **Société** : Camille Payant | **Culture** : Thomas Dufour | **Directeur artistique** : Martin Ouellet **Adjointe direction artistique** : Sarah Xenos |**Médias sociaux :** Nicolas St-Germain | **Correctrice** : Marie-Hélène Hétu | **Conception graphique** : Fernando Calderón | **Impression** : Hebdo Litho | **Illustrations** : Vincent Lapointe (p.2), Xiadanni Calderón (en-têtes) | **Stagiaires** : François Carabin et Laurence Philippe | **Collaborateurs** : Mathieu Aubry, Eloïse Chagnon, François-Alexis Favreau, Léa Martin et Félix Pedneault.

Prière de recycler ce papier journal

PUBLICITÉ :
Équipe marketing :
marketing@montrealcampus.ca
Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Québec- Bibliothèque nationale du Canada

MONTRÉAL CAMPUS est publié par les Éditions Montréal Camping Inc.
CP. 8888 succ. Centre-Ville,
Montréal (QC) H3C 3P8
Téléphone : 514.987.7018

Suivez le *Montréal Campus* sur le Web
www.montrealcampus.ca
Courriel**: redaction@montrealcampus.ca**

VOL. XXXVIII | NO.3 | 14 FÉVRIER 2018

SIMULATIONS

Méthodes enviées, délégations honorées

L'encadrement dont bénéficient les étudiants de science politique et de droit alimente une domination des délégations uqamiennes d'année en année

FRANÇOIS CARABIN

Décorées onze fois en douze ans des plus grands honneurs lors de la simulation des Nations unies à New York, les délégations de science politique de l'UQAM profitent, dans ces compétitions annuelles, d'un soutien académique sur lequel peu d'universités québécoises peuvent compter.

L'UQAM envoie des délégations dans diverses simulations de science politique depuis 2002. Comme dans plusieurs autres universités au Québec, le populaire *National Model United Nations* (NMUN) fait l'objet d'un cours de préparation pour les étudiants qui participent à l'événement tenu en mars chaque année. *« On sélectionne la délégation à travers des procédures d'entrevues*, explique le chargé de cours à la Faculté de science politique et de droit Guillaume Cliche-Rivard. *Le cours de simulation de l'ONU, par exemple, se fait sur vingt séances. C'est un cours de trois crédits, mais il s'étend sur deux sessions. »*

Dans une classe à part

A contrario des autres institutions provinciales, la Faculté de science politique et de droit offre aussi des cours de formation pour la Simulation du Parlement européen Canada-Québec-Europe (SPECQUE), ainsi que les simulations de l'Organisation de l'aviation civile internationale (SimOACI) et de l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord (OTAN). Les étudiants de l'UQAM qui y sont admis sont les seuls de la province à pouvoir faire créditer leur expérience.

« Les trois heures de cours par semaine permettent aux étudiants de travailler continuellement sur la simulation, ce qui représente un avantage quand d'autres écoles n'exigent pas une maîtrise aussi profonde du fonctionnement des organisations », explique l'étudiante Camille Turcotte-Charbonneau, membre de la délégation 2017 de l'UQAM à la SPECQUE.

Les étudiants sont d'autant plus motivés par le fait que leur travail soit évalué. *« Vous n'êtes pas sans savoir que, quand il y a une note au bout du compte, on est un peu plus sérieux dans ce qu'on remet*, précise M. Cliche-Rivard, qui donne le cours de simulation de l'ONU depuis quatre ans. *Donc, sur le plan de la qualité du travail et de la qualité de la recherche, c'est un autre monde. »*

« Quand tes notes sont rattachées à la simulation, ça apporte un certain sérieux et tu veux un peu plus performer », constate l'étudiante Isabelle Bouchard, membre de la délégation 2017 de la Faculté de science politique et de droit pour la simulation NMUN.

Un encadrement désiré

La méthode employée par l'UQAM dans ces simulations suscite d'ailleurs l'envie chez certains étudiants ailleurs au Canada. *« La délégation de l'UQAM à la SPECQUE avait un professeur sur place pour les noter*, se rappelle l'étudiant Éric Laverdure, membre de la dernière délégation de l'Université de Sherbrooke. *De notre côté, c'est vraiment "*free for all*". On se fait donner une tape dans le dos à la fin du parcours par l'université, mais on est vraiment vu comme un groupe qui fait une activité comme une autre. »*

> « L'université, c'est une question de marché et de recrutement »
>
> **Guillaume Cliche-Rivard, chargé de cours à la Faculté de science politique et de droit de l'UQAM**

La simulation se veut une aventure concrète pour les étudiants en science politique et en relations internationales, selon David Gakwerere, qui était également présent à la dernière édition de la SPECQUE pour l'Université d'Ottawa. *« À titre académique, c'est très fort. De faire créditer la simulation, ça rend le processus plus sérieux et ça valorise l'effort fait par les étudiants »*, ajoute-t-il. *« L'université, c'est une question de marché et de recrutement*, admet M. Cliche-Rivard. *Il faut qu'il y ait quelque chose à offrir aux étudiants pour qu'ils décident de joindre l'UQAM. Le volet simulation en est un qui intéresse beaucoup de gens, ce qui donne une valeur supplémentaire à l'université pour aller chercher du monde. »*

Travail récompensé

Aux heures hebdomadaires passées en classe, les étudiants doivent ajouter quelques activités de bénévolat à leur agenda afin de financer le projet. Une trentaine de milliers de dollars sont nécessaires au succès de la simulation. Il n'est pas rare que des séances d'emballage dans les épiceries, des ventes de livres ou des campagnes de marketing viennent s'ajouter à la routine des étudiants.

« Si on leur demandait une telle charge au niveau extrascolaire, ce ne serait pas possible, explique M. Cliche-Rivard. *Avec les examens, les travaux et la recherche, on ne pourrait pas compétitionner s'il n'y avait pas de reconnaissance académique. »* Selon lui, l'intégration de la simulation au cursus devient indispensable afin d'offrir une bonne performance, une fois la simulation venue.

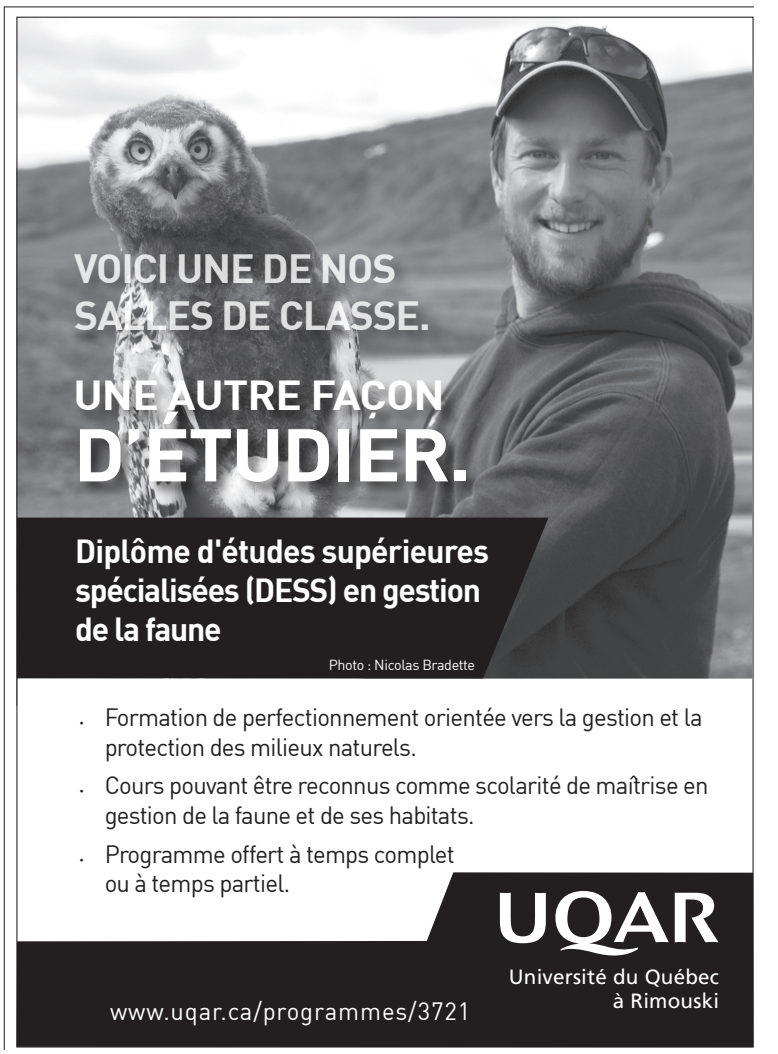
Les résultats parlent d'eux-mêmes. Les délégations de la Faculté de science politique et de droit obtiennent des prix et des distinctions année après année. À NMUN, les étudiants ont obtenu la mention *Outstanding Delegation* — distinction remise à 20 des 200 délégations présentes — à toutes les éditions sauf une depuis 2006.

Les autres délégations encadrées par la Faculté de science politique et de droit ont toutes gagné des prix en 2017. D'ailleurs, les groupes présents à la SPECQUE ont remporté le titre de meilleure délégation Ouest Atlantique en 2017, 2015 et 2012 en plus de toucher plusieurs récompenses individuelles.

« Pour que ce soit intégré dans le cursus universitaire, il y a un certain standard de qualité à respecter par rapport à la formation, précise l'étudiant Philippe Fleury, membre de la délégation 2017 de l'UQAM pour NMUN. *Ce qui fait qu'on a vraiment une formation qui, tout en restant humble, est pas mal plus soutenue que plusieurs délégations au Québec, voire au monde. »*

MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Toutes les délégations de l'UQAM ont remporté au moins un prix lors de simulations de science politique en 2017.



EMPLOI ÉTUDIANT

Jeux de coulisses à l'embauche de correcteurs

FÉLIX PEDNEAULT

Les étudiants de deuxième et troisième cycles embauchés au poste de correcteur apprécient ce travail flexible, mais questionnent le processus de recrutement qui s'opère parfois de façon informelle.

Ève Gladu étudie à la maîtrise en didactique des langues et fait de la correction en français depuis six ans en plus d'être adjointe de recherche. Son salaire? 21,62 $ de l'heure, un montant similaire tant à l'Université de Sherbrooke qu'à l'Université de Montréal.

« Aux cycles supérieurs, je trouve que c'est enrichissant. Ça te permet de corriger des travaux ou de faire de la recherche dans ton domaine », affirme l'étudiante à la maîtrise, qui compte débuter la recherche pour son mémoire.

Sélection problématique

Une étudiante au cycle supérieur en enseignement à l'UQAM, qui tient à garder l'anonymat par crainte de perdre des contrats, croit que *« la majorité du temps,* [le recrutement] *se passe dans les corridors »*. Elle offre en exemple les nombreux refus d'embauche qu'elle a reçus malgré son expérience. *« Les seuls contrats que je décroche sont ceux avec des professeurs qui connaissent mes méthodes de travail »*, affirme-t-elle. Cette forme de recrutement est comme un *« éléphant dans la pièce »* entre les étudiants et les professeurs, selon Mme Gladu.

Pour obtenir un poste de correcteur, les étudiants doivent postuler sur le portail des ressources humaines de l'université. Les offres ne sont pas affichées physiquement et ne figurent pas dans la plus récente banque d'emplois des Services à la vie étudiante. Ce système, implanté par le Syndicat des étudiants et étudiantes employé-e-s de l'UQAM (SÉTUE), vise à uniformiser les offres d'emploi. *« Le professeur reçoit une liste de candidatures concernant le cours qu'il va donner. C'est dans cette liste qu'il choisit la candidature qu'il croit la meilleure. Cela limite l'arbitraire et offre des chances égales à tous »*, affirme le professeur de sociologie Jacques Beauchemin, qui apprécie la méthode de sélection en vigueur.

Question d'encadrement

C'est une coïncidence qui a poussé Ève Gladu à devenir correctrice. *« Ma professeure était nouvelle à l'UQAM. Elle a fait un appel à tous dans la classe pour savoir si nous étions intéressés à travailler pour elle. Je lui ai laissé mes coordonnées avec un CV et une lettre de motivation et, depuis, je collabore avec elle »*, explique Mme Gladu, très satisfaite de cet emploi.

« Les professeurs aimeraient toujours avoir plus d'auxiliaires, mais l'argent les en empêche », affirme la porte-parole du SÉTUE Shanie Morasse.

Les correcteurs sont encadrés par le SÉTUE. Ce syndicat participe à leur candidature pour des postes de travail auprès des professeurs et assure que les correcteurs respectent le nombre d'heures de travail imposé par la convention collective. En général, les contrats impliquent de 30 à 45 heures de travail, qui sont échelonnées sur cinq ou six semaines. Il incombe aux étudiants d'établir le rythme de correction avec leurs professeurs.

La porte-parole du SÉTUE met en garde les nouveaux correcteurs qui *« travaillent parfois gratuitement pour rester dans les bonnes grâces des professeurs pour avoir d'autres contrats »*. Le syndicat ne tolère pas que leurs membres travaillent des heures non rémunérées, encore moins s'il s'agit de la volonté d'un professeur.

Ève Gladu n'échangerait pas son boulot. *« Ton horaire est très libre aux cycles supérieurs. À part les plages horaires de tes cours, tu es pas mal laissé à toi-même. C'est à toi de voir combien d'heures par semaine tu peux travailler et d'accepter des contrats en fonction de ça »*, explique-t-elle, n'ayant presque jamais eu de difficulté à concilier ses études et son travail d'adjointe de recherche.

Celle qui étudie à la maîtrise en didactique des langues ajoute par ailleurs que les correcteurs ne doivent pas avoir peur de mettre leur pied à terre pour faire respecter leur horaire. *« Les professeurs ont besoin des correcteurs pour les aider. Sinon, ils ont une trop grosse charge de travail »*, affirme-t-elle.

Si Ève Gladu cesse de faire de la correction, elle compte faire de la suppléance dans une école secondaire, mais l'horaire flexible que lui offre son travail actuel de correctrice l'en dissuade.

MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Ève Gladu étudie à la maîtrise en didactique des langues et est correctrice depuis six ans.

Esprit de clocher

CHRONIQUE

Lettre à nos nobles

ISABELLE GRIGNON-FRANCKE

Le mois de janvier était d'un froid qui méprisait ceux ne portant pas quatre chandails en pelures d'oignon. Outre les pincements de l'hiver, un départ sonna le glas dans le clocher profane de l'UQAM. Lise Bissonnette, alors présidente du conseil d'administration de l'université, quittait en s'efforçant de claquer la porte pour faire le plus de bruit possible. Elle critiquait la déconsidération de l'UQAM par les politiques. Oyez, oyez peuple étudiant! Dans les hautes sphères, nul ne s'affaire à vous considérer comme égal.

En 2017, le Fonds d'investissement stratégique (FIS), une enveloppe commune des deux paliers gouvernementaux, provincial et fédéral, a attribué 730 millions de dollars au Québec pour des projets de développement en éducation supérieure. De ces 730 millions, seulement 10,5 millions ont été remis à l'UQAM. À titre comparatif, l'Université de Montréal a reçu plus de 250 millions et l'Université Concordia, près de 37 millions.

Ces chiffres exemplifient par des faits quantitatifs comment la réputation de l'UQAM est mise à mal. Les murs des corridors parlementaires n'ont pas d'oreilles, ou du moins, je n'y ai pas posé les miennes. Par contre, aux dires de Mme Bissonnette, les discussions n'y sont pas élogieuses.

La présidente du CA quitte. Je crains que cette démission, pour des motifs politiques, ne soit corollaire d'un désengagement des administrateurs de l'université envers la défense de la cause uqamienne devant la députation québécoise. Je ne veux pas teinter ce discours d'une couleur orwellienne, mais sommes-nous proches du précipice lorsqu'on parle d'enseignement supérieur dans les universités publiques?

Aux politiques qui se défendent de n'avoir jamais égaré leur jugement en prêchant pour leurs paroisses déjà nanties, je vous exprime mon dégoût lorsque je tourne l'angle de chaque rue du Quartier latin. Quand je vois les lettres U.Q.À.M. en néons blanchâtres qui se reflètent dans les yeux cernés de mes pairs, je vous trouve injustes de minimiser notre lieu d'enseignement. Je n'aime pas que vous apposiez une étiquette condescendante sur nos études. Je n'étudie pas pour l'obtention d'un *baccalauréette* et ni d'une *maîtrisette*. Par contre, votre mépris qui nous crache une petitesse, je m'y oppose. Ce n'est pas la forme qui fait la grandeur d'une institution.

Pour l'anecdote, je vous assure que les cours que j'ai suivis à cette prestigieuse Sorbonne parisienne étaient bien moins exigeants que mes classes de fin fond de corridor brun. J'aurais voulu dire le contraire; j'adore les auditoriums et je m'imaginais assise au pupitre de Beauvoir. Et pourtant…

Les universités à charte se différencient d'un seul trait, elles sont nées avec une cuillère d'argent à la bouche. Sommes-nous si différents que nous ne méritions pas du gouvernement une chance équivalente de réussir? Peut-être, car dans les corridors, ce bruit court. Lorsque, de la bouche même des étudiants de l'UQAM, j'entends dire que nous sommes dans un gros cégep, j'avoue vos objectifs atteints. Les étudiants perpétuent le mépris, dont ils sont la cible. Ils l'ont intégré.

Lise Bissonnette décriait en entrevue au *Montréal Campus* le caractère systémique de votre dédain. Vous avez fréquenté les universités de la montagne et avez correctement intériorisé ce que mont *Royal* signifiait. Je regrette que nous ne soyons pas plus d'Uqamiens en vos rangs; ça changerait peut-être les choses. J'espère un revers de situation, car la privatisation s'accélère.

2018, c'est la renaissance du débat sur les écoles privées subventionnées… et visiblement, l'effacement du débat de l'accessibilité universitaire comme un enjeu concret et urgent.

Un slogan chanté lors des initiations de début d'année disait : *« On aime le U, surtout le Q* [cul] *à Montréal, le U, le Q à Montréal…! »* Ces paroles résonnaient comme de vulgaires chants rassembleurs. Aujourd'hui, j'aimerais bien que nous les entonnions en choeur, car malgré les stratégies de dévalorisation de votre élite, moi, j'aime les lettres qui figureront sur mon diplôme.

Si le *Montréal Campus* se fait un plaisir de dénoncer le manque d'argent, la fermeture des chaires et le ridicule de certaines décisions administratives, c'est parce que la grandeur du projet d'universités publiques et accessibles devrait s'inscrire dans une tradition de performance et de créativité. Ce projet va bien plus loin que ce que vous nous permettez actuellement de mettre en branle avec les grenailles de financement accordées. ❖

RECTORAT

Magda Fusaro annonce ses couleurs

Les groupes de l'UQAM abordent les 100 premiers jours du mandat de la nouvelle rectrice avec un optimisme prudent

THOMAS DUFOUR

À l'aube du mandat de la nouvelle rectrice, Magda Fusaro, une partie de la communauté de l'UQAM espère que s'effectue une cassure entre la gouvernance de la nouvelle administration et celle de son prédécesseur, Robert Proulx.

La nouvelle tête dirigeante de l'UQAM a été élue en novembre dernier, après trois tours de consultation auprès des différents groupes de l'UQAM. L'une de ses promesses phares : améliorer la communication au sein de l'université.

« Un premier, un deuxième, un troisième vote : on a bien vu comment des divisions étaient en place [dans la communauté] », expose la présidente du Syndicat des professeurs et professeures de l'UQAM (SPUQ), Michèle Nevert.

La baisse du financement octroyé par le gouvernement de Philippe Couillard dans les dernières années ainsi que la diminution du nombre d'étudiants a contribué à accentuer les tensions au sein de l'université. La communication entre les différents groupes de l'UQAM et la direction pendant le mandat de Robert Proulx était parfois difficile.

« C'était coupé, il y avait une déconnexion complète. Ce n'était pas juste M. Proulx, c'était toute la direction. On espère qu'il va y avoir des changements [...] *pour que la reconnexion se fasse »,* affirme la présidente du Syndicat des chargées et chargés de cours de l'UQAM (SCCUQ), Marie Blais.

MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Magda Fusaro est en poste depuis le 8 janvier 2018, à la suite d'une course au rectorat qui a nécessité trois tours de consultation.

Engagements nombreux

Le Studio-théâtre Alfred-Laliberté était bondé, le 24 janvier dernier, lors de l'allocution de la nouvelle rectrice, entrée en fonction au début de l'année 2018. Le programme du jour était chargé alors que la rectrice déclinait ses engagements pour les prochains mois. La rencontre s'intitulait « Une communauté, 10 actions, 100 jours ».

Transparence, nouveaux vice-rectorats, bourses plus nombreuses pour les étudiants, rayonnement de l'UQAM à l'international, disponibilité de la rectrice ou encore écologie : voilà quelques-unes des propositions qu'a amenées la rectrice.

Les délégués étudiants se gardent toutefois une réserve et attendent la concrétisation de ces nombreux projets. *« Ce sont des promesses qui sont faites chaque fois qu'il y a un nouveau recteur ou une nouvelle rectrice. On ne prend donc rien pour acquis »*, indique le co-représentant étudiant sur le conseil d'administration de l'université Samuel Cossette, en poste depuis 2015.

Le changement de ton entre cette prise de parole de Mme Fusaro et les allocutions de son prédécesseur est toutefois notable, selon Michèle Nevert. *« Toutes les personnes qui voulaient poser des questions pouvaient le faire. Auparavant, c'était : "* vous avez 15 minutes*" »*, dit la professeure de littérature et présidente du SPUQ.

« Il doit y avoir plus de collégialité qu'avant, pas juste une petite clique de vice-recteurs. Il faut impliquer plus de gens », expose la co-représentante étudiante au conseil d'administration de l'UQAM Nadia Lafrenière.

Une autre mesure phare du mandat de Magda Fusaro est la transparence budgétaire de l'administration. Les finances de l'UQAM représentant un dossier très complexe, les groupes uqamiens voudraient que l'administration joue cartes sur table. *« Quand on fait des compressions, on veut savoir sur quelle base »*, exprime la présidente du SCCUQ, Marie Blais.

En ce qui a trait au budget, Mme Fusaro propose plus de clarté et d'accessibilité. La rectrice compte notamment créer des groupes de travail en matière de gestion financière.

Réponse de la rectrice

La nouvelle tête dirigeante de l'UQAM compte se démarquer de son prédécesseur à certains égards. En entrevue avec le *Montréal Campus*, Mme Fusaro a exprimé son désir de s'impliquer directement à l'UQAM.

« Les éléments où je pense qu'on pourra observer une différence [avec M. Proulx]*, c'est que je suis sur le terrain. Je marche tout le temps. Je collabore à tout »*, affirme la rectrice.

Mme Fusaro souhaite que l'image qui reste d'elle à la fin de son mandat, en 2023, soit celle d'une rectrice qui n'a pas eu peur de s'exprimer. Elle compte *« prendre position »* sans toutefois parler au nom des différents groupes qui constituent l'UQAM.

Des demandes d'appui

Les dossiers auxquels devra s'attaquer Mme Fusaro sont nombreux et les demandes d'appui fusent de partout.

Les étudiants voudraient être mieux épaulés par la direction dans leurs revendications, selon le co-représentant étudiant sur le conseil d'administration de l'université Samuel Cossette. *« L'administration a mis des bâtons dans les roues de certaines campagnes étudiantes »*, affirme l'étudiant à la maîtrise en communication, faisant référence, entre autres, aux manifestations de 2012 et de 2015.

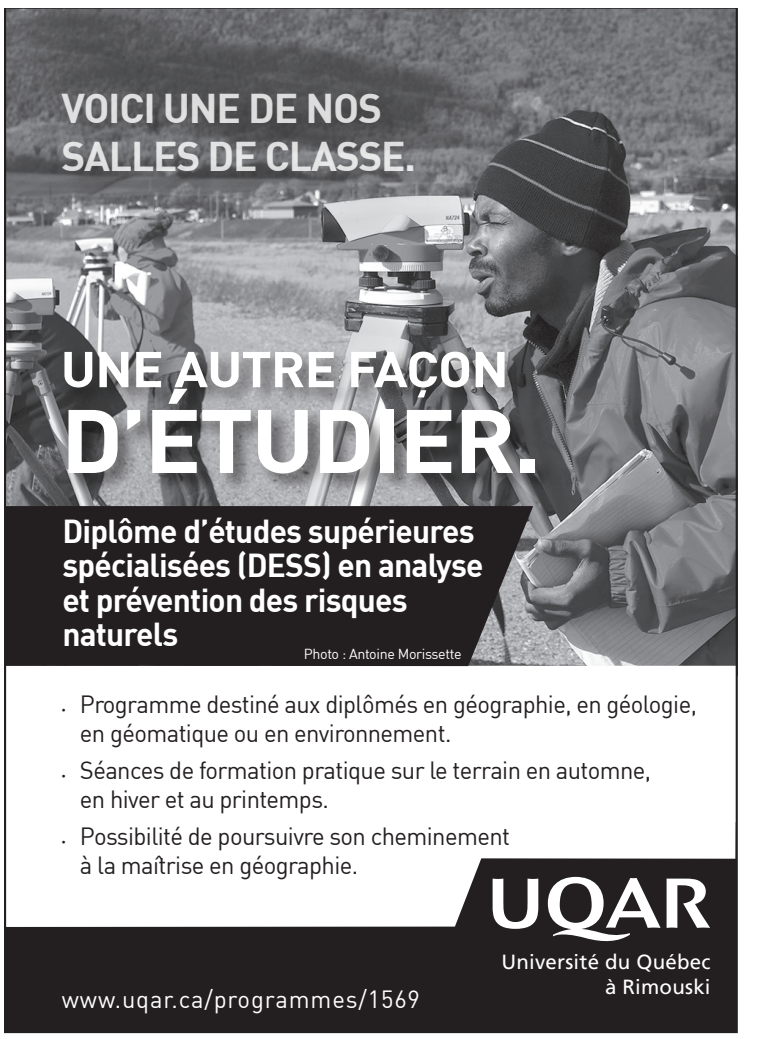
La présidente du Syndicat des chargées et chargés de cours de l'UQAM demande au gouvernement un plus grand équilibre budgétaire entre les différents domaines de formation. *« Il faut que le secteur des arts soit aussi bien financé* [que les autres]*. On ne veut pas que* [le financement] *aille seulement en ingénierie ou en médecine »*, soutient Marie Blais. Elle souhaite donc que la rectrice soit *« au front »* des négociations de la formule de financement avec le gouvernement québécois.

Rectorat : un sport d'équipe

La nouvelle rectrice est bien connue au sein de l'UQAM, où elle travaille depuis 2001. Mme Fusaro a été professeure, directrice de programme et vice-rectrice. *« Magda Fusaro, c'est une femme qui a une compréhension de l'organisation. Elle la voit dans son sens large »*, croit le responsable des communications au Syndicat des employées et employés de l'UQAM (SEUQAM), Alain Roy.

Mme Fusaro n'agit néanmoins pas seule dans l'exercice du pouvoir. Dans les semaines qui suivent auront lieu des élections afin d'élire un vice-recteur à la vie académique ainsi qu'un vice-recteur aux services informatiques, qui occupera le poste laissé vacant par Magda Fusaro.

« Il n'y a pas qu'un seul sauveur dans une université et encore moins dans la nôtre. C'est une équipe », relativise la présidente du SPUQ, Michèle Nevert.



QUARTIER LATIN

Conserver le patrimoine

Les vestiges d'un lieu de culte catholique sont imbriqués dans l'architecture de l'UQAM depuis près de 40 ans

MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Le clocher de l'église Saint-Jacques, classé monument historique en 1973, est intégré au pavillon Judith-Jasmin de l'UQAM.

FONDS D'ARCHIVES DU SERVICE DE COMMUNICATION DE L'UQAM

Chantier de construction des pavillons Hubert-Aquin et Judith-Jasmin, opposant la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes à l'ancienne église Saint-Jacques

LAURENCE PHILIPPE

Structure emblématique du campus universitaire du Quartier latin, l'église Saint-Jacques, dont certains éléments ont été conservés lors de la construction des pavillons Judith-Jasmin et Hubert-Aquin dans les années 70, représente encore aujourd'hui une innovation dans la préservation du patrimoine de Montréal.

Construite de 1858 à 1860 et rachetée en 1973 par l'UQAM, l'église, encore en partie présente sur le campus du Quartier latin, est imbriquée dans le pavillon Judith-Jasmin. La conservation de son clocher, de ses boiseries et de son transept sud reflète l'importance symbolique de sauvegarder des bâtiments patrimoniaux du centre-ville, à l'époque où l'église vient d'être classée à titre de monument historique. « *C'est extrêmement novateur pour l'époque de construire de façon complètement moderne, mais aussi d'intégrer des parties plus historiques qui permettent de conserver une mémoire du site* », explique le professeur en études urbaines et touristiques à l'UQAM Martin Drouin.

Débat religieux

L'idée d'intégrer un bâtiment à vocation religieuse à une université publique et laïque sème tout de même la controverse au sein de la communauté religieuse. « *En même temps, pour une partie des catholiques, c'était une façon de permettre que la mémoire catholique traverse le temps, à travers un processus de patrimonialisation d'un bien religieux* », souligne la professeure au Département de sciences des religions de l'UQAM Catherine Foisy.

La conservation du patrimoine prend rapidement le dessus sur le débat entre la religion et la préservation de bâtiments historiques à Montréal. « *La lutte citoyenne des années 70, c'est d'élargir la notion de patrimoine et conserver des bâtiments qu'on considérait comme moins importants. Le projet de l'église Saint-Jacques participe donc à la conception de vouloir intégrer le patrimoine à l'architecture moderne* », précise M. Drouin.

Pour les Montréalais, conserver en mémoire un lieu historique est donc plus important que le symbole religieux du bâtiment. « *On bascule rapidement dans le cas du patrimoine, de l'histoire, des raisons symboliques* », ajoute-t-il, ne pensant pas que l'UQAM rejette son statut d'institution laïque en raison de la conservation d'une église entre ses murs. Le bagage historique de l'endroit ne peut être ignoré, pense Mme Foisy. L'UQAM a la volonté de demeurer indépendante de toute institution religieuse, mais la communauté universitaire est consciente du passé catholique de Montréal. Le fait d'intégrer l'église à une université qui prône d'ailleurs l'essor social renvoie bien à la dimension collective et communautaire du catholicisme, ajoute-t-elle.

Moderniser l'héritage

L'inclusion d'un monument religieux au sein de l'UQAM paraît avant-gardiste dans les années 70, alors que le Québec démolit bon nombre de bâtiments religieux. « *C'est la première fois qu'on fait l'intégration d'un tel monument historique dans une institution contemporaine. C'est donc vu comme un progrès dans la sauvegarde du patrimoine à Montréal* », confirme l'architecte paysagiste et chargé de cours en études urbaines et touristiques à l'UQAM Jonathan Cha.

L'intention du gouvernement de conserver certains morceaux de l'église et de bâtir l'université autour de ces éléments est très audacieuse, puisque le bâtiment tombe en ruines et que ses chances de survie sont minces. « *On va faire en sorte que le nouveau bâtiment s'intègre bien au site, selon les critères de l'époque,* relate M. Drouin. *On veut donc que les bâtiments ne soient pas trop hauts et ne viennent pas, avec leur masse, emprisonner le bâtiment ancien.* »

Les architectes de la firme Jodoin Lamarre Pratte ainsi que l'urbaniste Dimitri Dimakopoulos tentent d'ailleurs de conserver la valeur de repère géographique du clocher lors de la construction des pavillons, ce qui explique l'aspect massif des bâtiments du côté de la rue Saint-Denis. Les architectes confectionnent un projet moderne pour fusionner la cathédrale avec le nouveau campus. « *L'idée d'intégrer à la ville et à ses artefacts les éléments de l'ancienne église fait partie du concept. De là est générée l'idée de construire l'agora, qui est le cœur des réseaux de circulation et la pièce maîtresse de l'UQAM* », explique-t-il. Sur le plan des espaces et de la conservation, le travail des architectes est reconnu encore aujourd'hui.

Érosion urbaine

Quelques mois avant le 40e anniversaire des pavillons Judith-Jasmin et Hubert-Aquin, le clocher est en cours de restauration. Certains gestes de dégradation affectent l'image de l'université, qui investit trop peu dans certaines mesures importantes, telles une vraie barricade ou des barres de métal pour bloquer un accès, pense Martin Drouin.

Il soutient que les portes barricadées avec des plaques de bois ou les rubans jaunes qui indiquent « *danger* » lorsqu'une partie des marches n'est pas déneigée tranchent avec la beauté du bâtiment. « *Il faut entretenir ce qu'on a et ajouter des éléments qui ont de l'allure,* exprime-t-il. *S'il y a une contrainte budgétaire, c'est dommage qu'on bâtisse de nouveaux pavillons sans entretenir les anciens.* »

Le concept architectural a été pensé de façon urbaine, mais l'université devrait malgré tout tenter de mieux préserver ces éléments patrimoniaux en les intégrant aux activités quotidiennes de l'UQAM, appuie Jonathan Cha. Leur classement patrimonial et leur intégration à l'architecture des pavillons sont un reflet de l'importance que l'université doit accorder à leur préservation.

La communauté universitaire est tout de même fière de l'emblème historique que renferme l'architecture des pavillons Judith-Jasmin et Hubert-Aquin, croit M. Cha. « *Les architectes ont voulu construire une université qui est à l'image d'une université sociale, engagée et différente des autres* », pense l'architecte paysagiste et chargé de cours. C'est d'ailleurs une vision qui semble avoir traversé les époques et qui se reflète aujourd'hui dans l'identité uqamienne, presque 40 ans plus tard.

QUARTIER LATIN

Le quartier bourgeois de Montréal

Une plaque tournante universitaire : de l'UdeM à l'UQAM

FONDS D'ARCHIVES DU SERVICE DES ARCHIVES ET DE GESTION DES DOCUMENTS DE L'UQAM

SARAH XENOS MONTRÉAL CAMPUS

Le clocher de l'église Saint-Jacques surplombe la rue Saint-Denis, qui a subi de nombreuses transformations depuis le début du 20e siècle.

ELOÏSE CHAGNON

Il y a cent ans, le Quartier latin était reconnu comme l'un des carrefours bourgeois francophones les plus en vogue d'Amérique du Nord. Outre la présence étudiante importante en ses lieux, le quartier a été un point d'ancrage pour des communautés religieuses caritatives, qui colorent son paysage et son tissu social.

Avant que l'UQAM ne fasse de ce quartier son foyer, c'est l'Université Laval, originaire de Québec, qui a l'ambition de s'installer dans la métropole en 1878. Même si elle n'en porte pas encore le nom, l'Université de Montréal vient de naître. Pendant plus de 40 ans, l'institution est au centre de la vie du Quartier latin, avant de déménager de l'autre côté du mont Royal et d'emporter une partie de l'élite francophone avec elle.

Selon le service d'archives de l'UdeM, l'Université Laval à Montréal comptait 86 étudiants masculins dans ses trois facultés de médecine, de théologie et de droit. Elle s'établit entre les élégants carrés Viger, au sud, où l'élite canadienne-française commence à s'installer, et Saint-Louis, au nord, bordé par de charmantes demeures victoriennes. Les bâtiments du Grand Séminaire de Montréal, du château Ramezay et du Cabinet de lecture des Sulpiciens servaient d'écoles pour la poignée d'étudiants inscrits à l'Université Laval.

En 1895, portée par le désir de tenir en un seul et même lieu ses différentes écoles, l'université inaugure un nouvel édifice à l'angle sud-est des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine. Ce dernier peut désormais accueillir plus de mille étudiants. Aujourd'hui, il ne reste rien de son architecture originale, comme le pavillon Hubert-Aquin est érigé à son emplacement dans les années 1970.

D'après le professeur émérite au Département d'histoire de l'UQAM Jean-Claude Robert, la construction de la somptueuse bibliothèque Saint-Sulpice sur la rue Saint-Denis en 1915 consacre la vocation estudiantine du quartier. Déclaré monument historique en 1988, son style Beaux-Arts passe pourtant inaperçu aujourd'hui, entre le bar Le Saint-Sulpice et le restaurant Frites Alors.

Au cœur du divertissement

Pour le journaliste et historien Jean-François Nadeau, le divertissement et la culture ont toujours occupé une place importante dans le secteur du Quartier latin. *« Les rues étaient joyeusement animées avec les cinémas français, les cabarets, les spectacles de musique, les libraires et les bars qui se multipliaient »*, énumère-t-il.

Le Théâtre français, inauguré en 1884 près de la rue Saint-Dominique (le MTelus actuel), présente des spectacles populaires tandis que *« le somptueux Théâtre Saint-Denis accueille des récitals importants »*, ajoute le professeur Jean-Claude Robert.

Pour M. Nadeau, le campus universitaire de l'époque était un lieu qui bouillonnait encore plus qu'aujourd'hui. *« De nos jours, tout le trafic étudiant se joue dans les souterrains »*, comparativement aux débuts de la nouvelle université, où les bâtiments n'étaient pas connectés entre eux.

« À l'endroit où se situe aujourd'hui Bibliothèque et Archives nationales du Québec se trouvait le Palais du Commerce, explique Jean-Claude Robert. *Cet édifice accueillait des événements populaires comme le fait aujourd'hui le Palais des congrès. On participait à des foires agricoles et de grandes expositions de toutes sortes. »*

Période de changements

Sous la tutelle de l'Université Laval à Québec, le campus de Montréal obtient son indépendance en 1919. En plus des facultés traditionnelles, l'Université s'est alliée à un certain nombre d'écoles au fil des ans. À l'endroit où le pavillon Athanase-David siège toujours, la Polytechnique de Montréal y aura formé les premières générations d'ingénieurs immobiliers et ferroviaires canadiens-français. S'ajoutent au lot l'École des hautes études commerciales, l'École des beaux-arts de Montréal, une faculté de sciences et une école de sciences sociales, note M. Robert.

Durant les années 1920, l'UdeM entreprend des travaux de rénovation qui ne seront jamais achevés, faute de financement et de main-d'œuvre. Étant donné le krach boursier qui éclate en 1929, l'Université de Montréal décide donc, la même année, de construire de nouveaux édifices sur le mont Royal, qui seront moins dommageables pour les coffres de l'école.

Le départ de l'UdeM

Tous ces revirements de situation mettent en péril l'existence même de l'institution montréalaise. À plusieurs reprises, le versement des salaires aux employés est suspendu. *« Tout s'est arrêté. Les travaux n'ont repris qu'au début de la Deuxième Guerre mondiale et se sont étirés jusqu'à sa fin à cause des rations sur les matériaux de construction,* selon M. Robert. *La guerre fait tourner l'économie, mais paralyse le reste. »* En août 1942, l'Université de Montréal déménage sur le mont Royal, entraînant avec elle l'élite canadienne-française.

Pour le professeur Jean-Claude Robert, le départ des principales facultés de l'Université de Montréal laissa toute la place aux communautés religieuses, présentes dans le quartier avant même que l'idée d'une université n'eût le temps de germer dans les esprits.

Jean-François Nadeau est du même avis : le Quartier latin est plus que la résidence des écoles qui sont passées par là. *« Encore à ce jour, les édifices religieux sont les éléments centraux du patrimoine du quartier,* soutient-il. *Le clocher de l'église Saint-Jacques faisait rougir d'orgueil ses paroissiens, car il possédait la plus haute flèche au Québec! »* De nos jours, l'église, toujours aussi grandiose, s'intègre aux édifices de l'UQAM.

En dépit du déménagement des principales facultés de l'autre côté de la montagne, *« il subsiste tout de même des composantes de l'Université de Montréal dans le Quartier latin jusqu'au début des années 60 »*, ajoute Jean-Claude Robert. Le Quartier latin reste donc, entre autres, fréquenté par les étudiants en génie et en commerce pendant plusieurs années, mais il est surtout teinté par la charité religieuse locale, près de la place Émilie-Gamelin. La présence caritative importante dans le quartier pourrait expliquer pourquoi il rassemble encore aujourd'hui les plus démunis.

QUARTIER LATIN

À l'hôpital des laissés-pour-compte

Le sort des filles-mères et des orphelins passé sous silence

MATHIEU AUBRY

Des milliers d'orphelins faussement diagnostiqués de maladie mentale et des filles-mères ont été hébergés dans des conditions hostiles à l'intérieur des murs de l'ancien hôpital de la Miséricorde. Une situation allant à l'encontre de la compassion préconisée par les sœurs de l'institution.

Le terme « filles-mères » était utilisé au tournant du 19e siècle afin de désigner les mères considérées comme déviantes des dogmes religieux. *« La stigmatisation par la population canadienne-française catholique envers ces filles-mères était très présente. C'était la crainte de toute famille de voir leurs filles enfanter hors du mariage »*, affirme l'historien et journaliste au quotidien *Le Devoir* Jean-François Nadeau.

Un peuple sans moyens

Au fil des années, la population de filles-mères augmente à l'intérieur des murs de l'ancien hôpital situé dans le quadrilatère formé des rues Saint-Hubert, Saint-André, de la Gauchetière et du boulevard René-Lévesque Est. L'institution fait alors face à des difficultés financières, notamment parce que ses occupantes sont peu fortunées et qu'elles ne peuvent payer leur hébergement.

À l'aube du 20e siècle, ces dernières doivent contribuer bénévolement aux tâches domestiques de l'hôpital. *« Au lieu de faire payer les mères, les religieuses les faisaient travailler, soit dans les cuisines ou à l'entretien ménager. Elles devaient payer leur dû et beaucoup abandonnaient leur enfant au bout de quelques mois »*, raconte le président du Comité des orphelins de Duplessis victimes d'abus (CODVA), Lucien Landry, lui-même un orphelin qui a été hébergé à l'hôpital de la Miséricorde pendant une partie de son enfance.

Les conditions humaines n'étaient guère optimales à l'intérieur des murs de l'institution. Les responsables religieuses entretenaient des préjugés défavorables que la société associait aux filles-mères.

« C'était la misère, il y régnait un climat presque de prison et les sœurs n'y allaient pas avec le dos de la cuillère dans la prise en charge des mères », renchérit le professeur au Département d'histoire de l'UQAM Jean-Claude Robert.

Lors de la seconde moitié du règne de Maurice Duplessis, au tournant des années 1950, les conditions de vie des orphelins commencent à dépérir alors que l'hébergement et l'entretien des orphelinats sont sous le patronage des communautés religieuses.

En mars 1954, un décret du ministère de la Santé ordonne que les orphelinats deviennent des institutions psychiatriques. *« Par ce décret gouvernemental, les orphelins ont été catalogués comme malades mentaux, débiles ou idiots, afin de toucher des subventions du gouvernement fédéral pour de faux diagnostics »*, soutient Lucien Landry. Déjà officieuse avant le décret, cette pratique aurait créé jusqu'à *« 15 000 orphelins touchés par de faux diagnostics de santé mentale au Québec »*, selon les chiffres du président du CODVA.

Après avoir dénoncé les communautés religieuses pour leurs agissements passés, le CODVA a reconnu, au cours de la dernière décennie, qu'il les avait considérées à tort comme responsables du malheur des orphelins. *« On a appris en effectuant des recherches que les religieuses ont tenté à plusieurs reprises de bloquer les faux diagnostics de maladies mentales. Si elles n'obéissaient pas, l'archevêché les menaçait de dissoudre leur communauté »*, confesse Lucien Landry, soulignant que les communautés religieuses n'étaient que des pions devant obéir aux ordres de la haute direction de l'Église catholique.

Avec l'appui d'organismes communautaires du quartier, le CODVA tente de convaincre le gouvernement québécois, propriétaire de l'ancien hôpital fermé depuis 2012, de restaurer le 1051 rue Saint-Hubert afin d'éviter qu'il ne tombe dans les mains de spéculateurs. Le tout afin de préserver la mémoire de ce lieu.

Avec Eloïse Chagnon

MARTIN OUELLET MONTRÉAL CAMPUS

Le bâtiment de l'ancien hôpital de la Miséricorde, sur le boulevard René-Lévesque, inoccupé depuis 2012

Méfaits divers

CHRONIQUE

Une ballade dans le passé

MAUDE PETEL-LÉGARÉ

Si je vous dis qu'un touriste connaît probablement mieux Montréal que vous, est-ce que cela vous étonne?

Pensez-y. Combien de fois vous êtes-vous demandé si une place publique avait une signification particulière? À quand remonte votre dernière visite historique de la métropole?

Vous êtes peut-être l'un de ceux qui ont participé aux nombreuses activités historiques organisées dans le cadre du 375e anniversaire de la ville, mais auparavant, vous étiez-vous déjà interrogé sur son histoire, ses quartiers et les gens qui y habitaient autrefois?

À l'automne dernier, j'ai pris part à une visite guidée qui se déroulait sur le boulevard Saint-Laurent et qui se terminait dans le Plateau-Mont-Royal. Accompagnés d'une guide, nous avons sillonné la rue passante et les ruelles qui l'entourent. Grâce à l'architecture, elle a été capable de dessiner la vie d'une autre époque qui m'était complètement inconnue. Ces deux heures de marche ont été une immersion fascinante dans le Montréal du début du 20e siècle, où les symboles hébraïques se mélangeaient à l'écriture yiddish de ce quartier autrefois reconnu comme le quartier juif de Montréal.

J'ai réalisé que je ne connaissais pas du tout ma ville. Curieuse d'en apprendre davantage, je me suis intéressée à l'histoire du Quartier latin. Le *Refus global*, ce fameux manifeste artistique rédigé par Paul-Émile Borduas où il rejette le dogme religieux catholique en 1948 a été lancé dans une librairie bohème du quartier. La place Pasteur appartenait autrefois à Louis-Joseph Papineau et a été léguée à la ville pour qu'elle reste toujours une place publique. Le « *Quartier latin* » est une expression parisienne qui signifie « *l'arrondissement où s'élevait l'université, dont l'enseignement était dispensé en latin* ».

J'étais éblouie par la richesse de notre histoire. L'architecture, unique témoin du passé, m'a permis de m'imaginer le Quartier latin d'une autre époque. J'y ai remarqué l'amalgame fascinant entre les pavillons de brique brune imposants de l'UQAM, les vestiges abandonnés qui dépérissent, les tours de bureaux corpulentes, les audacieuses murales colorées, les ruelles angoissantes et les vieilles demeures victoriennes transformées en mille et un bars et cafés-terrasses. Un quartier unique où modernité et temps révolus se côtoient.

Lorsqu'on est touriste et que l'on visite une ville, on désire acquérir le plus de connaissances possible sur l'endroit, que ce soit en flânant dans les rues, guide touristique à la main, ou en participant à des visites culturelles. On y apprend non seulement l'histoire et la tradition politique de la région visitée, mais aussi les petits moments qui ont forgé la ville et ses quartiers. Ces mêmes anecdotes et faits historiques existent également à Montréal, mais la majorité des Montréalais ne les connaissent pas. Faute de temps ou d'intérêt, on ne s'y attarde pas. Pourtant, ceux-ci nous permettent de comprendre notre passé, et surtout de nous faire une idée de la métropole à une autre période.

Le boulevard De Maisonneuve a eu trois noms différents. De 1796 à 1894, c'était la rue Mignonne, puis la rue De Montigny jusqu'en 1966. C'est pourquoi, jusqu'au 1er janvier 1988, la station de métro Berri-UQAM se nommait la station Berri-de-Montigny. Quant à la place Émilie-Gamelin, elle accueillait autrefois un couvent de religieuses qui venait en aide aux sans-abris. Après sa démolition pour construire la station de métro Berri-de-Montigny, le terrain devait accueillir dans les années 1980 la nouvelle salle de l'Orchestre symphonique de Montréal. Le projet a été abandonné par le gouvernement libéral quelques années plus tard.

Après avoir lu ce dossier historique, baladez-vous dans le quartier et regardez attentivement les différents immeubles qui s'imbriquent les uns dans les autres. Imaginez le quartier à l'époque de la bourgeoisie catholique française, de l'avant-guerre, de l'après-guerre, de la Grande Noirceur et de l'inauguration de « *l'université du peuple* » dans les années 70. Prenez le temps d'observer et de mieux connaître le quartier qui vous entoure. Vous y trouverez un monde complètement métamorphosé et surtout envoûtant. Pour un instant, devenez touriste dans votre propre ville. ❖

AUDITIONS

Faire du théâtre à tout prix

Talent et *coaching* : tickets d'entrée pour les grandes écoles

SARAH XENOS MONTRÉAL CAMPUS

L'étudiant Anthony Tingaud a réussi les auditions de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM.

FRANÇOIS-ALEXIS FAVREAU

L'aspirant comédien est encouragé à investir une somme considérable pour se préparer aux auditions impitoyables des écoles de théâtre. L'argent, comme le talent, n'est toutefois pas possédé par tous et peut engendrer des inégalités bien visibles.

Les services d'un *coach*, aussi utiles soient-ils pour maximiser les chances du candidat d'être admis dans une école de théâtre, ont un prix. *« Je dirais que vingt dollars de l'heure, ce n'est rien. Ça peut monter facilement à cinquante, voire quatre-vingts dollars de l'heure, selon le* coach *»*, indique le diplômé de l'UQAM en interprétation théâtrale David Emmanuel Jauniaux.

Cette *« tournée »* d'auditions peut facilement coûter plus de 1000 $, indique M. Jauniaux. Le candidat réussit à perfectionner les scènes qu'il présente en audition après au moins une vingtaine d'heures de *coaching*, tout dépendamment du travail à faire, poursuit le jeune comédien.

De plus, le candidat doit débourser les frais d'inscription et se déplacer dans chaque institution s'il décide de tenter sa chance dans toutes les écoles. L'École nationale de théâtre du Canada, l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, le Conservatoire d'art dramatique de Montréal forment des comédiens professionnels dans la métropole.

Les autres institutions reconnues, l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe, l'École de théâtre professionnel du collège Lionel-Groulx et le Conservatoire d'art dramatique de Québec, sont situées à l'extérieur de Montréal.

Le talent et l'argent

Le professeur d'interprétation à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM Peter Batakliev avoue que l'aide d'un *coach*, bien que souhaitée, n'est pas un gage de succès en audition. *« Je connais des acteurs venant de partout qui, sans coach, ont livré une prestation brillante »*, mentionne M. Batakliev.

Au fond, un candidat aux moyens plus modestes peut se faire ouvrir les portes des écoles de théâtre en se fiant à son seul talent. *« Avec peu d'argent, si tu es prêt à faire le processus tout seul, peut-être que tu n'as pas besoin de* coaching *»*, poursuit le professeur. Les quelques conseils d'un *« oeil extérieur, que ce soit un* coach *ou un ami »*, offrent à l'aspirant un nouvel éclairage sur sa performance.

Il n'en demeure pas moins que les programmes d'interprétation théâtrale n'accueillent que la crème de la crème. *« Entre douze et vingt étudiants sont admis* [chaque année] *selon la demande des écoles. Il n'y a pas de sceau infaillible pour déterminer le talent de chaque candidat »*, observe la comédienne et professeure d'interprétation à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM Lise Cauchon-Roy.

Pour surmonter avec succès cette épreuve d'auditions, la majorité des étudiants optent pour l'expertise d'un professionnel. *« Entre 80% et 90% des candidats sollicitent un* coach *pour mettre en scène leur prestation »*, estime l'ancien juge et professeur de théâtre à la retraite Jean-Luc Bastien.

Une *« évaluation sur le talent »* désigne bien la prestation d'audition, selon M. Bastien. *« En trente ans d'enseignement, j'en ai vu et jugé des milliers* [d'auditions] *»*, se remémore-t-il. Pour l'homme de théâtre, il est fortement recommandé de faire appel au support d'un *coach* dans la démarche.

Les juges et les professeurs s'entendent pour dire que l'épreuve d'audition est cruciale pour quiconque veut entrer dans une école de théâtre. *« Les auditions sont importantes pour définir notre intuition sur les aspirants. Choisir parmi tous ces gens n'est pas une mince tâche »*, exprime Mme Cauchon-Roy.

Poursuivre sa quête

« Moi-même qui suis à l'École depuis tant d'années, je ne peux pas dire aux prétendants que ça va marcher », témoigne l'assistant du directeur artistique de la section française de l'École nationale de théâtre du Canada, Éric Cabana. Si le candidat n'habite pas son personnage, il n'est pas prêt à intégrer une école, renchérit-il. En revanche, les auditions *« coups de cœur et touchantes »* plaisent aux juges par leur générosité de même que par leur authenticité, explique M. Cabana.

Au-delà des moyens financiers, le véritable vecteur de réussite de l'aspirant réside donc dans son dévouement et dans son désir de repousser ses limites, affirme Peter Batakliev. *« Travaille fort avant et viens ici pour t'amuser »*, lance le professeur en s'adressant aux candidats en tournée d'auditions.

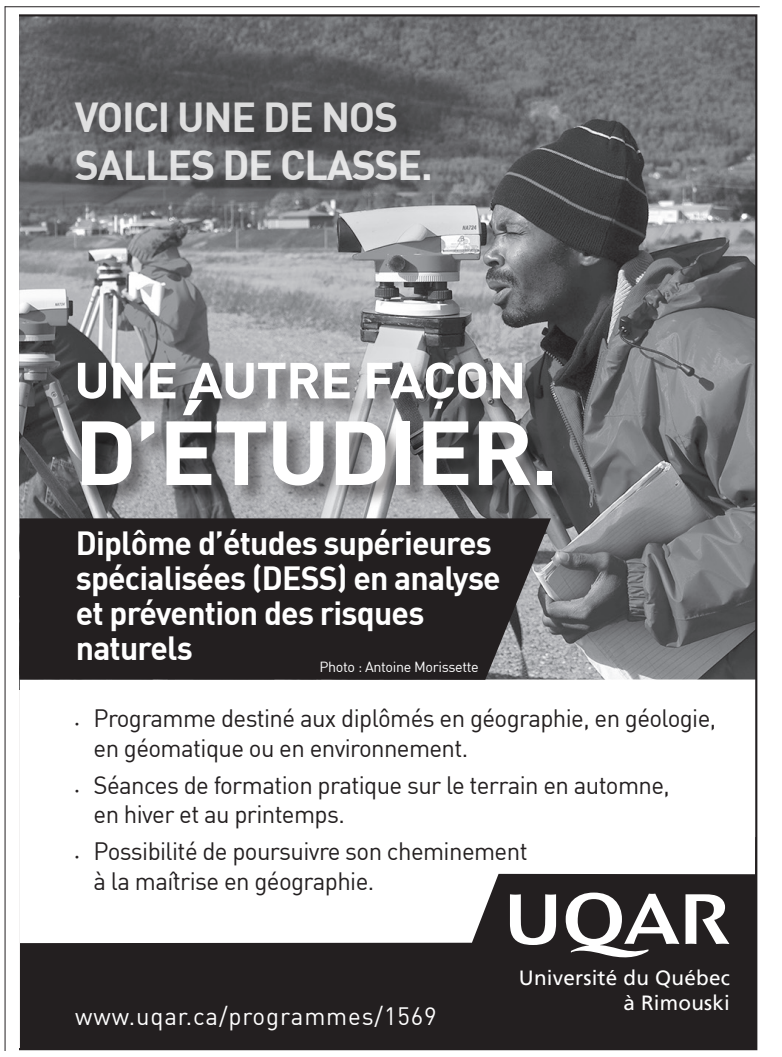
Selon la professeure Lise Cauchon-Roy, les aspirants qui désirent exercer le métier d'acteur feront les sacrifices nécessaires pour atteindre leur objectif. *« Il y a une différence entre la pratique personnelle du théâtre de manière sociale et s'investir dans une école avec une perspective de carrière dans le domaine »*, explique celle qui agit également à titre de juge à l'UQAM. Cette volonté de se dépasser se perçoit immédiatement dans les yeux du candidat dévoué. *« Il y a une flamme. Il y a une passion évidente pour le métier »*, lance Mme Cauchon-Roy.

Vivre de passion

Le représentant de programme en interprétation de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, Anthony Tingaud, sait bien que les efforts déployés pour être admis dans une école ont un fort prix. *« Pour moi, c'était compliqué. Je devais faire dix heures de voiture aller-retour, à partir de Baie-Comeau, pour me rendre à mes répétitions, car mon* coach *était à Québec »*, explique l'étudiant de deuxième année. La réservation d'une salle de pratique s'ajoutait à la facture liée aux déplacements.

La contrainte financière n'a pas non plus découragé David Emmanuel Jauniaux de répondre à l'appel de son art. *« Lors de ma première tentative, j'ai complètement figé devant les juges,* se rappelle M. Jauniaux, qui a entrepris la tournée d'auditions deux fois plutôt qu'une. *Tu peux leur montrer* [ton talent]*, mais il faut parfois accepter de ne pas partager la même vision que les juges. »*

Aujourd'hui diplômé de l'École supérieure de théâtre de l'UQAM, le comédien conseille à ceux qui frappent à la porte des écoles de théâtre de vivre leur passion. *« Les scènes que vous ferez, ne les faites pas pour plaire au jury. Faites-les parce qu'elles vous plaisent. Ne jouez pas pour impressionner, par orgueil ou par révolte, mais bien par intérêt »*, conclut M. Jauniaux.



THÉÂTRE

Les artisans de la métamorphose

Le maquillage façonne l'identité des personnages

LÉA MARTIN

Dans le monde du théâtre, la critique souligne le travail des acteurs, du metteur en scène ou du dramaturge. Il n'est pourtant presque jamais question des maquilleurs, ces artisans du pinceau sans qui la magie du théâtre ne pourrait s'opérer.

Le dramaturge allemand Heiner Müller disait : *« L'élément du théâtre est la métamorphose. »* Même si la transformation d'un acteur vers son personnage se fait dans son jeu et sa gestuelle, c'est sa métamorphose physique qui dupe le public. Pour ce faire, l'acteur a besoin de l'aide d'artisans qui travaillent en coulisses pour accentuer ses traits, ses émotions et ses expressions faciales sous les projecteurs.

« Il faut comprendre la pièce, comprendre le personnage, comprendre ses traits de personnalité, explique la maquilleuse et coiffeuse au théâtre depuis maintenant quinze ans, Amélie Bruneau-Longpré. *Il faut rendre justice à chaque personnage, que ce soit le personnage principal ou les personnages secondaires. »*

L'artiste maquilleuse, qui travaille présentement à la conception des maquillages et des coiffures pour la pièce *L'Homme éléphant*, présentée au Théâtre du Rideau Vert, a aussi apporté sa touche à des productions comme *Cyrano de Bergerac*. Cette pièce, qui met en vedette un personnage au nez proéminent, présentait des défis de taille.

« Il fallait trouver la colle qui allait gagner la bataille contre la sueur, le stress et, au-delà de ça, toutes les répliques que Patrice [Robitaille] *avait à dire »*, indique-t-elle avec le sourire. Selon elle, outre trouver la bonne colle, le défi était d'assurer au comédien qu'il serait en mesure de poser son nez lui-même lors de chaque représentation.

Au coeur de la création

Dans le processus de création d'une pièce, la maquilleuse assiste aux réunions de production avec tout le reste de l'équipe de conception. *« C'est le metteur en scène qui nous donne vraiment le ton. Il m'est arrivé de monter des* shows *qui ont été écrits à l'époque de Molière, mais qu'on montait dans un look des années 50 »*, explique Mme Bruneau-Longpré. Elle lit aussi le texte de la pièce pour s'imprégner des personnages.

Par la suite, la maquilleuse et le costumier travaillent de concert à l'élaboration des artifices, mais c'est lors de l'entrée en salle, quand les acteurs répètent au théâtre, que tous les artisans voient le résultat de leur travail. *« Être en mesure* [de contrebalancer] *les lumières super fortes braquées directement sur les acteurs est l'un de mes plus gros défis »*, explique Amélie Bruneau-Longpré.

SARAH XENOS MONTRÉAL CAMPUS

Benoît McGinnis se prépare à incarner le rôle de l'homme éléphant dans une loge du Théâtre du Rideau Vert.

Une à deux semaines avant la première, les dernières retouches sont apportées à la conception du spectacle et la maquilleuse rencontre chaque acteur pour lui apprendre comment effectuer sa propre transformation.

« Pour moi, [me maquiller] *est un genre de rituel dans ma loge avant que le spectacle commence »*, explique l'acteur Benoît McGinnis qui interprétera, jusqu'en mars prochain, le rôle de l'homme éléphant dans la pièce mise en scène par Jean Leclerc. *« Je sais que j'ai un maquillage à faire et ça m'aide à faire la transformation vers mon personnage »*, renchérit-il.

Un métier humain

Après 40 ans de métier et plus de 25 ans de collaboration avec le Cirque du Soleil, la maquilleuse Nathalie Gagné connaît ce milieu comme le fond de sa poche. Pour cette passionnée du maquillage, qui a aussi oeuvré au théâtre, la beauté du métier réside dans les liens qui se créent entre les acrobates, les acteurs et le maquilleur.

« Tout ce travail, on le fait pour eux, affirme-t-elle. *C'est à nous de leur expliquer que c'est une clé pour leur permettre de devenir quelqu'un d'autre sur scène et d'être capable de toucher les gens dans la salle. »*

Une fois qu'elle a bien montré sa démarche aux acteurs qui performeront sur scène, ces derniers arriveront à adapter le concept du maquillage afin de mettre en valeur leur personnage. *« J'aime beaucoup cette étape du travail et je trouve que* [les maquilleurs] *sont des êtres sensibles »*, dit l'acteur Benoît McGinnis.

Selon lui, il peut être délicat pour les maquilleurs d'arriver aussi tardivement dans le processus de métamorphose des acteurs et de les aider à composer avec le stress de la première. *« Ce sont toujours des gens super ouverts et ça se passe très bien »*, témoigne-t-il.

Nathalie Gagné estime que le métier de maquilleur en est un de rencontres. *« Quand on travaille en maquillage, on entre dans l'intimité des artistes et on crée des liens assez proches*, indique-t-elle. *C'est toujours une belle aventure. »*

En coulisses

CHRONIQUE

Porter les femmes derrière l'écran

LUCA MAX

L'édition 2018 des Golden Globes a soulevé les foules. Avec plusieurs excellents films en lice dans différentes catégories et une atmosphère lourde à la suite du tollé suscité par l'affaire Weinstein, l'événement a fait vivre son lot d'émotions.

Lady Bird a remporté le prix du meilleur film musical ou de comédie, une oeuvre semi-autobiographique de Greta Gerwig. Ironie du sort, la réalisatrice de 34 ans n'était pas nommée dans la catégorie de la meilleure réalisation. Tous les nommés dans cette catégorie s'avéraient être des hommes.

En plus de Greta Gerwig, l'omission de Dee Rees et Patty Jenkins, réalisatrices des films *Mudbound* et *Wonder Woman*, a également été décriée. Barbra Streisand a d'ailleurs soulevé le problème, soulignant qu'elle avait été la seule femme à avoir remporté ce prix... en 1984.

Il est dommage que des artistes d'un si haut calibre soient écartées et que la liste des nommés soit au final exclusivement masculine.

Plusieurs diront que l'opinion populaire ne dicte pas les nominations, que les journalistes formant la Hollywood Foreign Press Association se basent peut-être sur des critères plus précis, plus serrés pour juger de la pertinence d'une nomination.

Certains sont montés aux barricades sur les réseaux sociaux, clamant que l'absence de femmes était probablement légitime. On aura tout vu : *« Ce n'est pas de ma faute si les femmes ont moins de talent »*, *« il n'y a pas de femmes en réalisation, comment peut-on se plaindre qu'aucune ne soit nommée dans cette catégorie? »*.

Ces phrases sont courantes dans trop de domaines et sont le reflet d'une fausse croyance : que les femmes sont sous-représentées parce qu'elles n'arrivent pas à la cheville des hommes.

Mauvaise représentation

Si le fait est que les femmes sont effectivement moins présentes dans le milieu de la réalisation, est-ce que cela repose uniquement sur la personnalité des femmes ou sur la difficulté d'intégrer un milieu encore majoritairement masculin?

Auparavant, on notait l'incompatibilité du travail de mère avec le métier de réalisatrice. Certains disent aussi que les femmes sont de meilleures organisatrices et travaillent donc plus souvent dans l'ombre en exerçant des métiers qui ne les mettent pas en lumière. Les hommes, quant à eux, seraient plus créatifs et expressifs. De jolis stéréotypes, ma foi.

En 2010, Kira Cochrane publiait un article dans le journal britannique *The Guardian* expliquant pourquoi les réalisatrices étaient quasi-absentes dans le monde du cinéma. Selon Martha Coolidge, interviewée par la journaliste, si les réalisateurs avaient pour seul but de faire de l'argent et non pas de profiter d'un entourage composé de belles femmes, ils auraient pu travailler à Wall Street.

Un homme ne choisit certainement pas son métier en se basant sur de tels critères. Or, à voir le mouvement Time's Up et les scandales nombreux dans la même veine que celui d'Harvey Weinstein, il existe certainement une culture du viol dans ce milieu vraisemblablement sexiste.

Femme modèle

Comme le dit Kira Cochrane, moins il y a de réalisatrices, moins il y a de modèles pour les jeunes filles. Moins il y a de réalisatrices, moins il est normal de voir une production dirigée par celles-ci et plus on banalise le fait que les hommes soient à la tête de ces créations cinématographiques.

Dans son texte, Kira Cochrane souligne que le sexisme, les différences hommes-femmes et l'enjeu de la maternité sont présents dans toutes les sphères majoritairement masculines. L'industrie cinématographique ne ferait que les amplifier. La réalisatrice de *Wayne's World*, Penelope Spheeris, a expliqué à Mme Cochrane que lorsque les enjeux sont aussi importants et les sommes d'argent, aussi faramineuses, c'est la loi de la jungle.

Le problème, ici, n'est pas de former quelqu'un à un métier trop imposant. Il repose dans l'absence de reconnaissance du travail des femmes, toutes aussi capables et talentueuses que des hommes. ❖

CINÉMA

Il était une fois... la nostalgie

De *La Bolduc* à *Funkytown*, les histoires d'antan fascinent

SARAH XENOS

SARAH XENOS MONTRÉAL CAMPUS

La Cinémathèque québécoise présente encore de nos jours des productions cinématographiques tournées sur pellicule.

Ces dernières années auront apporté leur lot de productions québécoises à saveur historique. Si certains s'accordent pour plaider la nostalgie d'un temps révolu, d'autres considèrent que la réalisation de films d'époque relève d'un véritable devoir de mémoire.

« *J'ose croire qu'il y a la volonté ou la possibilité de trouver* [dans ce retour à l'histoire] *un appui qui permet de pousser par en avant et non de s'aliéner par en arrière* », observe le conteur Fred Pellerin, dont l'œuvre a été transposée deux fois au grand écran.

Dans les grands bureaux de Caramel Films, surplombant le fleuve gelé au sud de l'île de Montréal, André Rouleau, coproducteur du film *La Bolduc*, est dubitatif. « *Je pense que c'est le mot nostalgie qui n'est pas adéquat. Je ne pense pas qu'on soit nostalgique. On aime simplement se faire raconter des histoires* », explique-t-il.

S'offrir une leçon d'histoire

Qu'il soit inspiré d'un fait vécu, comme ce fut le cas pour le film *La Bolduc*, ou qu'il relève d'un passé fantasmé, comme celui des œuvres de Fred Pellerin, le cinéma québécois à saveur d'époque joue un important rôle d'identification sociale. « *Il y a quelque chose qui va jouer dans l'archétype. On sort de la question de s'identifier en propre et en stencil*, lance Fred Pellerin en s'amusant à jouer avec les mots. *Ça dépasse le caractère historique.* »

Le désir d'un retour aux origines s'inscrit assez rapidement dans le cinéma québécois, notamment dans les documentaires produits par les studios francophones de l'Office national du film du Canada au début des années 50. Le phénomène s'accentue au cours des décennies suivantes.

« *On essaie de sortir de la ville, du marasme des technocrates,* [...] *de la déshumanisation qui accompagnait la Révolution tranquille* », explique le programmateur-conservateur du volet québécois, canadien et international à la Cinémathèque québécoise, Fabrice Montal. Le cinéma tente alors de recréer une utopie passéiste, un peu nostalgique, certes, mais sans complaisance, ajoute-t-il.

« *Il y a cette dualité de sortir d'une société de la conservation et de retrouver un peu l'esprit du coureur des bois* », avance M. Montal. À cela s'ajoute le besoin de s'affranchir d'une société intégriste où plane encore l'ombre de l'ancien premier ministre Maurice Duplessis et ses années de grande noirceur.

Cas de figure

Producteur depuis plus de vingt ans, André Rouleau est convaincu que le public est davantage attaché à une histoire d'où surgira l'émotion qu'à une époque déterminée. Pourtant, les productions historico-légendaires s'enchaînent depuis plusieurs années et leur popularité, elle, ne fait qu'augmenter. Cette renommée s'explique notamment par la présence d'un public qui, s'il n'était pas interpellé par le côté historique, serait probablement absent des salles obscures.

« *Il y a une portion du public qui, normalement, ne va pas au cinéma et qui va se déplacer parce que* [le film] *parle d'une époque qui lui rappelle des souvenirs* [...] *Il y a là un élément quasi mathématique* », explique le réalisateur des films *Louis Cyr* et *Funkytown*, Daniel Roby.

La nostalgie ne se ferait vraiment sentir que si le public a vécu l'époque dont il est question dans un film, avance André Rouleau. Le spectateur peut alors se replonger dans des souvenirs précis, comme ce fut le cas pour *Funkytown*, qui est, selon lui, l'un des exemples les plus flagrants de nostalgie chez les cinéphiles québécois.

« *Certaines personnes avaient entre 18 et 25 ans pendant la période du disco et ça a été les meilleures années de leur vie, les années où ils ont eu le plus de plaisir. Alors, quand elles ont été voir le film, elles étaient nostalgiques* », souligne le producteur de Caramel Films.

Le constat demeure le même dans la cinématographie québécoise, qu'elle soit fictionnelle ou documentaire. « *Ce que l'on transmet d'une histoire forge à la fois la représentation collective, mais aussi la représentation qu'un individu se fait de sa collectivité* », affirme Fabrice Montal.

« *Je ne pense pas qu'on puisse s'identifier encore à un personnage comme* La Bolduc. *Par contre, on va s'identifier au parcours québécois* », concède le producteur. Plus qu'une simple présentation de la chanteuse ayant marqué une génération, le film *La Bolduc* plonge le spectateur dans le Québec des années 30, alors que la province est en pleine crise économique.

Le parcours de la musicienne autodidacte prendra donc des airs de mythe américain où tout est possible pour celui qui travaille avec acharnement. Ce mythe fait écho au parcours du légendaire Louis Cyr. « *Ce n'était pas juste un sujet sur les exploits d'un homme fort* [...] *C'était un sujet historique sur l'identité québécoise* », avance Daniel Roby.

En termes de représentation collective et d'affirmation de soi, le film sur l'homme fort témoigne en filigrane des victoires collectives du Québec, analyse Fabrice Montal. Le succès de Louis Cyr à la fin du 19e siècle devient alors un modèle de réussite entrepreneuriale.

Construire un imaginaire

« *Le poète Christian Vézina dit qu'il y a trois choses pour s'inventer collectivement : le territoire, la mémoire et l'espoir* », se remémore Fred Pellerin. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir un lieu collectif pour y semer le patrimoine imaginaire d'un peuple, complète le conteur.

« *J'aime le terme "*devoir de mémoire*". Si on veut comprendre un peu où on est, il est important d'étudier l'histoire et de s'y intéresser* », évoque André Rouleau, l'air songeur.

Sans être à cheval sur l'historicité stricte et pure, les contes de Fred Pellerin, tout comme ses films, prennent plutôt la forme de légendes. C'est en amorçant chaque histoire avec « *Il était une fois* » que le conteur se permet d'ajouter un tantinet d'invraisemblance dans ses récits.

« *Si ma veste carreautée a des couleurs d'aspiration au passé, je trouve à l'intérieur de cette veste-là un confort qui me permet d'aspirer à des futurs, plus que de simplement m'en tenir au passé. Par contre, je suis convaincu que de s'asseoir sur un passé et partir d'une durée, ça permet de sauter plus loin* », affirme-t-il en plaidant le droit d'être un brin nostalgique.

- Diplôme de perfectionnement abordant les dimensions économiques, sociales, culturelles, historiques et géographiques du développement.
- Formation accessibles aux diplômés en géographie, économie, histoire, sociologie, administration, droit, etc.
- Possibilité de poursuivre son cheminement à la maîtrise en développement régional.

UQAR
Université du Québec
à Rimouski

www.uqar.ca/programmes/3609

École d'été en art-thérapie

Du 2 au 16 juin 2018
Campus de l'UQAT à Rouyn-Noranda
DATE LIMITE D'INSCRIPTION : 1ER MAI

2 COURS UNIVERSITAIRES CRÉDITÉS*
Le processus de création en art-thérapie /
Initiation à l'art-thérapie
* Des conditions d'admission s'appliquent

~

5 FORMATIONS donnant droit à des unités d'éducation continue dont une accréditée par l'OPQ, l'OTSTCFQ et l'Ordre des CRHA

~

1 CONFÉRENCE GRAND PUBLIC
L'art-thérapie dans les relations parents-enfants

L'UQAT, LA SEULE UNIVERSITÉ EN AMÉRIQUE DU NORD
À OFFRIR DES FORMATIONS EN ART-THÉRAPIE EN FRANÇAIS!

1 877 870-8728 poste 5960
christine.villeneuve@uqat.ca

uqat.ca/ecole-art-therapie

UQAT
UNIVERSITÉ DU QUÉBEC
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

MONTREALCAMPUS.CA